- 8 NOV. 1978

Pa I. P.1

BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE LETTRES NICE

Bibliothèque de l'Université de NICE FONDS P. ISTRATI

EXCLU DU PRÊT

LES AMIS de PANAÏT ISTRATI

-=-=-=-=-=-=-

CAHIER n° 13

Avril 1973

BILLET aux AMIS

Dans ce billet nous ne lancerons d'appel ni aux amis qui ont oublié de régler leur cotisation pour 1972, ni à ceux qui ne nous ont pas encore adressé le montant de celle de 1973. Certains pourraient croire que l'état de notre trésorerie est notre grand souci. Il nous importe, bien sûr, mais si nous avions du compter uniquement sur les rentrées d'argent que représentent les cotisations de membre actif au lieu de faire confiance aux ressources de l'amitié et de l'aide bénévole nous n'en serions pas au treizième numéro des cahiers.

Nous rappellerons seulement qu'une Association ne vit que par ses adhérents et l'audience que ceux-ci lui accordent. Il est nécessaire de créer un lien entre tous. Notre association consacrée à la mémoire de Panaït Istrati, se trouve nécessairement placée sous le signe de l'amitié. Ce lien amical existe certes, mais il est trop distendu. Aucune correspondance véritable ne s'est établie entre nous, aucune réunion n'a pu être prévue, nos différents appels à ce sujet sont restés vains.

Nous vous demandons une fois encore, chers amis de nous aider à donner à notre Association un nouvel essor.

Le Bureau

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CORRESPONDANCE INEDITE

Désirant quitter la Roumanie pour venir en France, Jean Stanesco avait écrit à Panaït Istrati pour lui demander son sentiment sur ce projet. Nous vous donnons, ci-dessous, la réponse que reçut notre ami.

o

o o

Masevaux le 12 Août 1925

Mon cher Stanesco,

Réfléchissez et calculez bien avant de prendre votre décision de quitter le pays natal et de vous en aller de par le monde.

J'ai été et je resterai un adepte des voyages qui instruisent et réjouissent l'âme, mais je ne recommande à personne de souffrir ce que j'ai souffert. Car c'est bien ça : Faire des voyages sans argent - et nous ne pouvons les faire autrement -, c'est une série infinie de souffrances désagréables. Vos vingt cinq mille lei représentent le voyage en France et le viatique pour un mois. Et Après? Eh bien après, beaucoup de misères vous attendront mais, si comme moi, vous n'en avez pas peur, il faut les affronter car elles vont vous aguerrir et fortifier votre âme.

Vous ayant chargé d'une commission, je ne comprends pas que vous n'ayez pas respecté ma volonté en remettant les livres aux personnes indiquées. Je vous prie de les leur remettre.

Jeannette (1) avait raison de se plaindre de ma conduite d'autrefois, mais Manescou m'avait écrit qu'elle avait oublié tout cela, et qu'elle ne m'en voulait plus. C'est ce que je désirais de sa part. En ce qui conserne Kivaran, étant sans autre lien avec lui, je lui envoie le livre (2) comme à n'importe quel journaliste.

Je viendrai en Roumanie avant votre départ pour la France, mais je vous demande, ainsi qu'à tous là-bas, de ne pas faire battre le tambour pour m'annoncer, car je viens dans le plus strict incognito. Je ne tiens pas à être reçu dans les gares ni à entendre de ces discours ronflants.

Bien amicalement votre

Panaït Istrati

---

1) Jeannette Maltus première épouse d'Istrati.

2) "Les Haïdoucs"

Bibliothèque de l'Université de NICE FONDS P. ISTRATI

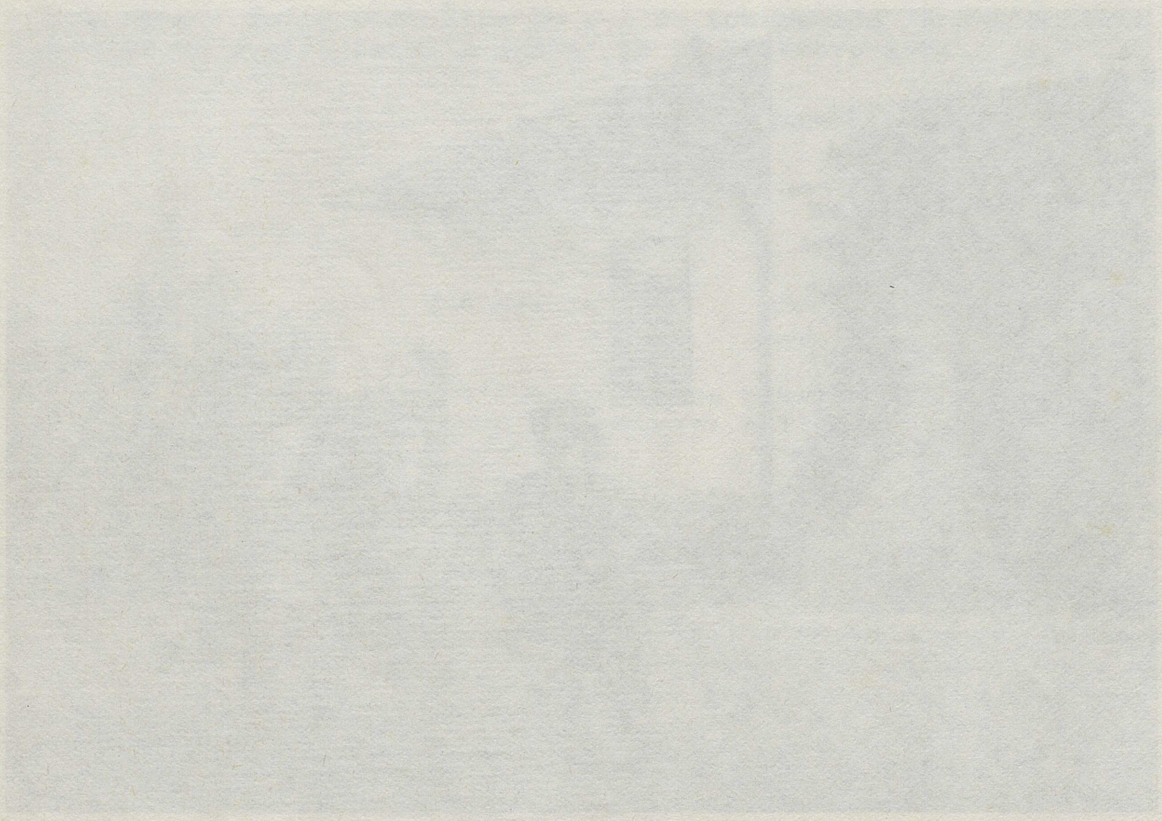
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

NICE LETTRES

Bucarest 1925

de gauche à droite : **Stan Golestan**, journaliste, **Panaït Istrati**, **Rosenthal**, éditeur.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ARTICLE OUBLIE

En 1931, Panaït Istrati, pour venir en aide aux chômeurs du port de Braïla, avait suscité un mouvement de charité en leur faveur en organisant, avec les personnalités de la ville, des thés dansants à la Brasserie Française. Cette initiative avait été diversement appréciée. Nos amis en ont eu un écho dans les souvenirs du regretté Ionel Lazaroneanu publiés dans le 8ème cahier.

Les critiques n'ont pas manqué à Panaït qui n'a pas songé que son entreprise paraîtrait puérile et serait vouée à l'échec. Il a tenu à faire connaître le but de son action dans l'article ci-dessous publié dans "ANCHETA" le 17 Décembre 1931.

o

o o

Une Explication

J'ai reçu aujourd'hui, pour les pauvres de Braïla, cent leï de la part de Messieurs : Francesco Barta, Barta Paul et Leo Kapos.

Je remercie ces personnes de l'empressement qu'ils ont mis à répondre à mon appel qu'ils ont compris. Toutefois, je désirerais que cet appel ne soit pas considéré comme une simple incitation à l'aide aux besogneux.

Par l'initiative que j'ai prise, j'entends payer de ma personne, c'est-à-dire prendre un contact spirituel avec ceux auxquels je fais appel à la bourse en faveur des malheureux de notre cité.

Je suis convaincu que Braïla possède des êtres dignes d'être connus, appréciés, aimés.

Nous vivons à deux pas les uns des autres, et nous ne nous connaissons pas.

Eh bien, les thés littéraires, commencés à l'intention disons-le, philanthropique, peuvent devenir avec le temps des thés amicaux. D'une centaine de personnes, réunies arbitrairement pour venir en aide à quelques malheureux, nous pourrions peut-être, en choisir une douzaine (j'en voudrais un millier!) qui pourraientcomprendre combien grande est la solitude spirituelle dans ces temps de grande épreuve, même chez ceux qui sont favorisés par le sort et parmi lesquels je suis compté.

Bibliothèque de l'Université de NICE FONDS P. ISTRATI

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Je tente une reconnaissance, auprès des braves gens. Je crois à leur existence. Je crois en leur volonté de contribuer au bien public. Et je ne voudrais pas qu'on suppose que je me suis établi à Braïla pour "croquer" un revenu quelconque, retiré comme un égoïste.

Je ne refuse à aucun brave homme mon entier dévouement, maintenant que ma vie n'a pas d'autre sens que celui de lutter pour la libération de l'homme du joug de l'ignoble matière.

Voila comme doit être compris mon appel. Reconnaissons pour nous-mêmes des buts plus hauts, que la poignée de farine de maïs que nous devons à notre prochain. Si chacun le désire, bravo. Si non, salut!

Panaït Istrati.

14 Décembre

(traduction Lucian BNESCU)

Bibliothèque de l'Université de NICE · FONDS P. ISTRATI ·

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CORRESPONDANCE INEDITE

Nous publions ci-dessous deux lettres inédites de Panaït Istrati à Jean Stanesco, qui a bien voulu les traduire à l'intention de nos lecteurs. La première a été adressée aux Ionesco pour lui être remise. La seconde lui a été envoyée directement.

o

o o

Odessa le 13 Mars 1928
Chez Theoharidis
ELISABETINSKAIA. 13.

Cher amis,

Veuillez passer ce mot à Jean Stanesco. Ci-joint, quelques cadres du film que VUFKU a fait à notre arrivée à Odessa.

Mon cher Jean,

Bien entendu que je n'ai pas le temps de t'écrire. Ce qui ne veux pas dire que je t'oublie, surtout quant il me faut te charger d'une corvée toute urgente. Il faut aller vite au journal l'Avenir (achète un exemplaire pour trouver l'adresse) et demande un exemplaire du 12 Janvier 1928 où il est publié un article : Le martyr des Ecrivains Russes - A Romain Rolland - Un appel désespéré de Constantin Balmont et Ivan Bounine. Découpe l'article et glisse-le dans une lettre recommandée, et pour que le Guepeou ne le subtilise pas, il faut l'envoyer à l'adresse du Ministère des Affaires Etrangères où je suis connu :

NARCOMINDIEL
Pour Panaït Istrati
POUCHEKINSKAIA
ODESSA

Bonne santé et bien à toi.

Panaït

Bibliothèque de l'Université de Nice - FONDS P. ISTRATI

. . .

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Paris, le 15 Août 1929

Frérot,

Je pars après demain pour la Roumanie avec quelques arrêts en chemin : Munich, Vienne, Timisoara.

Je pars faire une enquête à Lupeni (1) au nom de la Revue "Europe".

J'ai demandé au gouvernement roumain le droit de m'informer comme je l'entends et en toute liberté.

Je vais là-bas avec ma femme (2) et serai accompagné par un honnête homme, le professeur Romulus CIOFLEC de Timisoara. Mon livre (3) est prêt. Terrible! et meurtrier pour les faux humains, mais aussi source de foi.

Après sa parution je compterai les amis avec lesquels je continuerai ma vie.

Seras-tu parmi eux?...

Et l'ami TICA? Le pauvre! Il m'a écrit pour me demander dans quel but je me suis rendu en Russie, qu'est-ce qu'il y a là-bas, ce qu'on peut ou ne peut y voir, ce que j'ai vu, ce que je n'ai pas vu, ce qu'il ne fallait pas voir.

"Vous êtes un naïf m'écrit-il". Eh bien, allez au diable si c'est ainsi.

Et après cela, un jour assis autour de moi il faudra m'entendre car je vous ai donné des preuves d'honnêteté humaine.

Votre Panaït

---

1) Lupeni ville du pays minier où à la suite de grèves plusieurs dizaines d'ouvriers furent fusillés au cours d'affrontements avec la Police.

2) Il s'agit de Bilili

3) "Vers l'autre flamme"

Bibliothèque de l'Université de NICE · FONDS P. ISTRATI

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

RECIT INEDIT

Nous vous donnons ci-après, dans la traduction de notre ami Jean Stanesco, la suite du récit inédit que Panaït Istrati écrivit en 1917-1918 : "Père Popa".

o o

PERE POPA (suite)

Des jours passèrent, et je réfléchissais en me disant: "Décidément, il ne peut s'agir d'un farceur" mais je ne pouvais m'imaginer non plus qu'il fut un homme d'une vertu exceptionnelle ou un sage de l'antiquité charriant des sacs au port de Braïla. Et pourtant c'était ainsi!...

Un après-midi du début de Juin, je rencontrai sur le port un homme connu comme le "loup blanc", G.Z. dit "Boulanger", un curieux homme qui mériterait d'être longuement dépeint. Les ouvriers du port le haïssaient, faisaient le vide autour de lui. De son côté, il les méprisait et vivait en solitaire. Sous prétexte qu'autrefois il avait voulu "les organiser", ils m'affirmaient "qu'il les avaient vendus et touché de l'argent pour prix de leur peau".. Z. leur répliquait que s'il pouvait leur prendre "leur peau" il le ferait avec joie pour "la jeter aux chiens"...

Le sobriquet de "Boulanger" lui avait été donné du temps qu'il portait "une barbiche" le faisant ressembler ainsi au célèbre général français. C'est lui qui connaissait le mieux Père Popa. Ensemble ils avaient monté une affaire d'élevage de cochons de race et ceux qui les avaient connus à cette époque disaient que, dans toute la région, il n'y avait jamais eu "de cochons si bien élevés". On n'a jamais su, par la suite, pour quelle raison Père Popa avait abandonné cette affaire.

Je m'étais emballé deux ans auparavant pour l'homme étrange qu'était Z. Ses conceptions du monde et de la vie, ainsi que sa manière de vivre, sont un mélange de logique et d'absurdité, de beaucoup de bon sens, de sottise et d'extravagance à la fois . Avec un peu de fantaisie, il y aurait de quoi écrire un beau roman russe. Bien que l'ayant connu de près, je ne pourrais aujourd'hui encore me prononcer sur ce type d'homme d'une originalité peu commune. Emporté, violent, vexant dans la discussion, il vous rapprochait ou vous éloignait par ses jugements cent fois dans une heure. Dans les faits, aujourd'hui, il sera désintéressé jusqu'au sacrifice, demain, au contraire, il sera un répugnant égoïste. Il explique tout selon sa manière de voir les choses ce

Bibliothèque de l'Université de NICE - FONDS P. ISTRATI

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qui ne manque pas d'intérêt. Sa forte constitution physique est due en partie à sa manière originale de vivre.

Je l'ai vu souvent dans sa cabane vétuste située aux portes de la ville, se nourrissant de filet de boeuf saignant saisi dans l'huile bouillante et ne buvant que du bon vin rouge. Matin et soir, même en hiver, à l'aide d'une grosse corde mouillée dans l'eau glacée, il frottait violemment son corps parfois jusqu'au sang. A le voir agir de la sorte on pouvait supposer avoir affaire à un fou, mais sa belle musculature aurait pu, à coup sûr, inspirer un sculpteur. A la saignée de son bras droit se voyait une vilaine cicatrice, le muscle avait du être sauvagement arraché. En me montrant un jour cette blessure il me dit :

"Tu vois ça, eh, avorton"?... J'en suis le chirurgien. Dans ma jeunesse, avant de connaître mon régime de bains, une jolie garce m'a empoisonné le sang avec la syphilis et nos docteurs, ces vauriens bons à pendre, voulaient me couper le bras... Je les ai tous envoyés promener. J'ai pris un bistouri et chaque jour en me coupant un peu et en me saignant à ma façon, j'ai réussi à sauver mon bras. Maintenant veux-tu que j'essaie de t'envoyer un coup de poing avec ma droite?..."

Depuis il était resté l'adepte de ses fameux bains lesquels, disait-il, avaient contribué à le guérir de la terrible maladie. Pendant des mois il m'a sermonné pour que j'accepte de me frotter la peau comme lui pour devenir "hercule". Il avait recruté beaucoup d'adeptes en donnant des leçons aux "Bains Diana", car en plus de ses soi-disant "bains" pris à la maison, il allait, chaque semaine, prendre, en ville un bain de vapeur très chaud. Ces séances offraient un spectacle unique dans le genre. Je ne puis nier que, jusqu'à un certain point, j'étais persuadé de l'efficacité de ce régime et je l'ai pratiqué moi-même un certain temps.

Nous partions en bande le dimanche matin dès 9 heures. Arrivés à l'établissement, Z. passait voir le préposé à la chaufferie à qui il glissait une pièce de monnaie en lui disant d'un ton impératif : "Je veux te voir à l'oeuvre". Ce "je veux te voir" signifiait mettre la pression de la vapeur au maximum. Ensuite nous entrions dans la salle nous déshabiller sur un immense lit en planches recouvert de nattes en rafia et où une fois sortis du bain, nous restions allongés, enveloppés dans les draps. Et quand nous pénétrions dans la salle de vapeur, les baigneurs présents criaient : "Sauvons-nous, le fou est arrivé", et fuyaient tous, leur traitement terminé ou non. Il allait ouvrir les robinets de vapeur, et quelques minutes après nous ne pouvions plus respirer. La peau nous brûlait au point que nous manquions de nous trouver mal. Nous étions en bas de l'escalier tandis que lui, rouge comme une écrevisse et tranquille comme un sphinx, était en haut des marches où un autre que lui serait soit devenu fou, soit tombé évanoui. Ceci constituait "le premier acte". Après un quart d'heure de ce régime de vapeur brûlante, il donnait le signal du "deuxième acte". Nous prenions alors de grosses cordes, raides et mouillées

. . .

Bibliothèque de l'Université de NICE FONDS P. ISTRATI

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

et nous commencions comme des déments à frotter notre pauvre épiderme. L'opacité de la vapeur empêchait de voir autour de nous, mais Z de ses yeux de lynx, surveillait la porte pour empêcher que l'un des "adeptes" ne se sauve en cachette. Dans un épais brouillard on apercevait des hommes faire des mouvements désespérés comme s'ils avaient vraiment l'intention de s'arracher la peau. Quand Z s'apercevait que l'un d'entre nous voulait "tricher sur le programme", il lui administrait une leçon inoubliable.

Une fois le malheur est tombé sur moi. Ayant vu que je ne faisais "que caresser la corde", il m'a attrapé par les cheveux, m'a fait allonger à terre et ainsi immobilisé, avec l'autre main il m'a tellement frotté que la peau m'a cuit pendant une semaine.

Au "troisième acte" il fallait plonger dans le bassin d'eau froide où pendant l'hiver nous pouvions devenir raides de froid. Là, il fallait se débattre, nager ou se remuer à se rompre la carcasse... Nous allions ensuite nous reposer sur le lit de caserne où enveloppés dans les draps, rompus de fatigue, nous restions allongés et muets comme des momies égyptiennes, alors que Z superbe lisait son journal fier comme un pacha.

Je dois avouer que je n'ai pu déceler dans ses lubies, comme dans ses discours, ce qui relevait de l'hypocrisie et ce qui pouvait être l'expression de sa conviction, qu'il ne cessait d'affirmer. Etait-il tellement absurde? qui peut le savoir.

Il avait été mécanicien aux chemins de fer de l'Etat. Un jour le train qu'il conduisait s'arrête au milieu de la plaine... "Une panne". Fort contrarié, il s'occupe activement a réparer la machine. Mais l'opération est longue et parmi les voyageurs se trouvait l'épouse d'un ministre. Celle-ci, impatiente comme toutes les femmes, descend de voiture avec d'autres voyageurs et va sermonner le mécanicien. Seulement, ce dernier a du sang français dans les veines et ne veut pas être "embêté". En moins de deux, il attrape un tisonnier et à la stupéfaction de tous il en applique un coup sur la belle robe de soie de la dame trop bavarde!... La réparation terminée, il remonte sur la locomotive et démarre furieusement. Au terminus il stoppe si brusquement le convoi que tous les voyageurs se cognent la tête dans les compartiments, dont les vitres volent en éclats!...

Il va au bureau de la Direction et en se découvrant il dit : "Messieurs je ne veux pas avoir à supporter la mauvaise humeur des Dames haut placées pendant que je conduis le train. Voici ma démission. Bonne nuit Messieurs"...!

Bibliothèque de l'Université de NICE - FONDS P. ISTRATI

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Très adroit de ses mains, il arrivait à confectionner ses vêtements et ses chaussures.

Un jour, j'aperçois chez lui une grosse malle flambant neuf, telle qu'on peut en voir sur nos marchés, abondamment décorée d'une ferblanterie multicolore. Elle occupait tout le fond de la pièce aussi paraissait-il impossible qu'elle ait pu passer par l'étroite porte d'entrée : Dans tous les sens la malle était deux fois plus grande que l'entrée. Je me creusais la cervelle pour deviner comment il avait pu l'introduire dans la maison? Devinant mes préoccupations, il me dit : "Ne te fatigue pas grand nigaud. Je l'ai fabriquée moi-même sur place. Elle ne vient pas du dehors". Vous auriez cru qu'il l'avait acheté au meilleur artisan de la contrée.

Depuis longtemps nous ne nous étions vus. Il me tendit la main en disant :

- Comment va le pigeon voyageur?...

Nous parlâmes de choses et d'autres puis je lui demandais :

- Avez-vous par hasard, rencontré récemment Père POPA dans le secteur?...

Tout étonné, les yeux écarquillés vers moi, nerveux en diable il me dit :

- Popa? Tu cherches Popa, toi?... Il appuyait sur "toi" comme si je commettais un sacrilège à vouloir rencontrer ce vieillard.
- Eh oui, moi je cherche Père Popa.
- Que voyez-vous d'étonnant à cela?...
- Mais celui-là est comme une montagne et tu n'es qu'un ver de terre à côté de lui.
- Eh bien, sachez que les montagnes tolèrent que les vers les approchent très souvent.

En se calmant, il me demanda un peu embarrasé par ma réponse :

- Et que lui voudrais-tu?
- Rien. Je voudrais le connaître. On dit que c'est un homme fort intéressant.

Un rire sardonique, menaçant, le prit et, en appuyant sur chaque syllabe, il me dit :

- Tu-vou-drais le co-nnaî-tre! Homme in-téré-ssant!... Il me tourna le dos, puis se retourna en me lançant :
- Est-ce que tu peux regarder le soleil pauvre vermisseau? Tu ferais mieux de commencer par mieux te connaître toi-même.

Je décidai de l'entreprendre avec bienveillance.

. . .

Bibliothèque de l'Université de NICE - FONDS P. ISTRATI

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

- Non vraiment, cher Georges, ne plaisantez pas. Si vous savez où nous pouvons trouver le vieux, allons le chercher tous les deux, vous me feriez plaisir.

Il se calma un tantinet et, après une pause, d'une voie plus apaisée, parlant "entre les dents" il me dit doucement :

- Je l'ai vu ce matin. Mais comme on ne se parle plus beaucoup depuis notre histoire de cochons, je lui fiche la paix. Puis vite en élevant la voix, il poursuit :

- Celui-là aussi et bien qu'il soit plus riche en sagesse que Dieu...

Il s'arrêta laissant la phrase inachevée, hochant la tête avec un évident regret, comme s'il avait quelque chose à reprocher au vieillard. Nous nous étions rencontrés devant le débarcadère de Galatz, et lentement nous allions vers Violatos.

Bibliothèque de l'Université de NICE - FONDS P. ISTRATI

(à suivre)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LU DANS LA PRESSE ROUMAINE

Nos amis trouverons ci-dessous, dans la traduction de Madame Guilliermond, la suite des extraits de l'article de souvenirs de M. Demostène Botez, paru dans le journal "Romania Litterara" le 9 Octobre 1969.

o
o o

L'air et le calme du monastère Neamtz bien qu'extrêmement salutaires ne suffisaient pas pour rétablir la santé compromise d'Istrati. Celui-ci dut se résoudre dans le courant de l'année 1933 à se faire admettre à l'hôpital Filaret. Après plusieurs mois de soins et bien que sa santé soit imparfaitement rétablie, il quitte cet établissement pour revenir à Braïla. Puis au printemps de 1934, il déménagea pour s'installer à Bucarest où Botez le vit souvent. "Il venait souvent déjeuner chez moi, écrit "celui-ci, dans le petit appartement du 1 rue Ilfov. Après le "repas il s'étendait immédiatement sur le canapé de la salle à "manger, éreinté. Même manger le fatiguait! Mais si nous discu- "tions politique et si quelque chose lui déplaisait, lui, qui "soufflait à peine sur le canapé, sautait brusquement sur ses "jambes comme mu par un ressort extrêmement puissant, commençait "à vociférer en gesticulant, relevant sans cesse une mèche de "cheveux qui lui retombait sur le front jusqu'à ce que, vidé de "ses forces, il s'étendit de nouveau sur le canapé, fermant les "yeux et demeurant immobile, sur le dos, respirant à peine.

" En ce temps là, il habitait encore rue Popa Savu, près du "boulevard Jianu. Il faut croire que ses oeuvres rapportaient "bien car il s'était bien installé, sa maison regorgeaitd'abon- "dance et toute une foule d'individus exploitait son coeur d'or. "Un matin en y allant j'ai trouvé des paysans : un vieux et une "vieille à l'allure timide, les yeux baissés. Originaires du "village de Panaït, peut-être même des parents éloignés ou des "voisins d'autrefois, ils étaient venus lui demander ni plus ni "moins que de doter leur fille d'une vache et d'une paire de "boeufs. Et Panaït tournant vers eux ses grosses lunettes "convexes, à la monture noire, comme s'il essayait de les recon- "naître, leur a demandé seulement à peu près combien cela coûte- "rait. Et il leur donna l'argent sans réclamer de plus amples "renseignements. La jeune fille qui était avec eux essaya de lui "baiser la main. Lui, contrarié, l'arrêta fermement.

Bibliothèque de l'Université de Nice FONDS P. ISTRATI

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Après avoir rappelé les circonstances dans lesquelles Istrati donna de l'argent à un quémandeur pour acheter un camion, puis un mois plus tard pour lui permettre de réparer l'engrenage cassé, Botez poursuit : "Sa maladie exigeait qu'il "se nourrît d'une manière substantielle pour résister. Il "s'était acheté un grand réfrigérateur qu'il avait l'habitude "de toujours bien remplir. Mais des gens qu'on aurait dit sans "identité et sans nom, sortis on ne sait d'où, venaient dans la "maison de Panaït, vidaient le réfrigérateur et s'en allaient. "Et lorsque celui-ci rentrait, il ne lui restait plus rien à se "mettre sous la dent. Lorsque par la suite il n'eut plus de quoi "approvisionner le réfrigérateur, les intrus se mirent à protes- "ter."

L'argent se faisant rare, Istrati, bien que très malade, travailla, même tard dans la nuit, pour écrire ce qui devait être sa dernière oeuvre "Méditerranée". Un jour que Botez venait le voir, il lui dit : "J'ai commencé à être un malhonnête homme, "à duper le monde. J'ai écrit jusqu'à présent parce que j'avais "quelque chose à dire. Je l'ai dit. Et me voilà maintenant, pro- "fessionnel. J'écris comme un autre travaille à casser de la "pierre, par besoin, pour avoir de quoi vivre, pour rassasier "tous ceux-là qui sans moi sont perdus. Je ne suis pas un écri- "vain professionnel et même je ne conçois pas une telle littéra- "ture. Je ne suis pas un marchand de paroles. Et voilà, je "continue à écrire! Je suis dégouté de moi-même. Je n'en peux "plus! "Et Botez ajoute : "Tout cela dit avec des mots arrachés "de sa poitrine ensanglantée comme une plaie et de son âme "honnête et affligée, dit avec des gestes, des accents de révolte "envers lui-même, comme pour se flageller. C'était une confession "douloureuse, une plainte de sa conscience exaspérée par les "tenailles impitoyables des nécessités de l'existence. Je le "sentais tenaillé, en corps à corps avec la vie. Je le savais "habitué à cela et tant de fois victorieux. Mais il semblait, "alors, arrivé au bout de ses forces. Le soutien moral, la "confiance en lui, l'enthousiasme l'avaient quitté."

Istrati recevait de nombreux amis et parmi ceux-ci Petre Bellu, bohême invétéré, au demeurant homme fort discuté et écri- vain par la grâce de Panaït qui avait préfacé son premier livre et aidé à son lancement. Petre Bellu reprocha à Istrati d'avoir abandonné "sa route de vagabond". Botez raconte que cette admo- nestation de Bellu impressionna profondément Istrati qui quitta son appartement, sans rien dire à sa femme, pour se réfugier dans une chambre d'hôtel. Découvert quelque temps après, il consentit au bout de quelques semaines à rejoindre le logis familial où il put retrouver les soins qui étaient nécessaires à sa santé de plus en plus délabrée.

Bibliothèque de l'Université de NICE FONDS P. ISTRATI

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

C'était le début de l'année 1935. Botez qui lui rendait souvent visite, écrit : "Je le trouvais presque toujours alité. "Il se sentait de plus en plus mal.... Sa température était "élevée; il était nerveux. Il se retournait sans cesse dans son "lit puis se mettait sur le dos. Je voyais sa poitrine s'agiter "désespérement. Il était en nage. Il n'avait plus la force de "réagir si quelque chose le contrariait; il ne bondissait plus "de son lit, révolté, pour vociférer. D'ailleurs j'évitais moi-"même les discussions irritantes. Ses yeux brillaient étrange-"ment. Il songeait à la manière dont il pourrait se tirer d'af-"faire cette fois-ci encore."

Après avoir relaté les derniers moments de Panaït et son enterrement au cimetière Belu à Bucarest, Botez conclut son article par cette phrase que nous ne pourrons oublier : "Pour "ceux de bonne foi, je témoigne que j'ai bien connu Panaït "Istrati, qui n'était qu'âme, bonté et amitié."

Bibliothèque de l'Université de NICE - FONDS P. ISTRATI

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CORRESPONDANCE INEDITE

Nous sommes heureux de publier une lettre de Panaït Istrati à ses amis Ionesco qui nous été communiquée par M. Boris Souvarine. Cette lettre est écrite en français, mais les passages mis entre guillemets sont écrits en roumain.

o

o o

Moscou, le 12 Janvier 1929

Cher amis,

J'ai reçu la lettre de Marthe avec la longue"liste" de mes malheurs, - "je gagne cinq, je mange dix, ce qui reste je le mets dans le portefeuille"! - et en pensant au torticolis et aux crampes digitales que l'adorable amie a dû éprouver en griffonnant tout cela, après l'avoir déjà fait une fois et qui s'est perdu, j'ai failli être frappé de "paralysie"! Aussi, pour la récompenser, tant soit peu des misères que je lui cause, je la prie de prélever, à son propre bénéfice, la somme de cinq cents francs du total qui est à mon crédit : "celui qui touche le miel doit lécher ses doigts"!.

Et maintenant, voici une bonne nouvelle pour nous tous, - bonne du point de vue affection amicale : nous serons à Paris avant la fin de ce mois.

Il le faut, pour bien des raisons : dèche là-bas, dèche ici, impossibilité de travailler, bouche en ruine, équipement en ruine. Et même du côté âme, j'en ai assez de la Russie, pour le moment. Il me faut un peu d'éloignement, après 15 mois de séjour.

Je vous comprends, quand Marthe me dit, que chez vous aussi les choses ne sont plus les mêmes. C'est bien naturel. Je puis m'en rendre compte d'après ce que je vois en regardant au fond de mon âme : quel remue-ménage! que d'aspects qui m'étaient inconnus! - Toujours alta moda! Mais quelle moda, seigneur! Il y a de quoi vomir, à ce point l'existence rend l'homme ignoble.

Bibliothèque de l'Université de NICE FONDS P. ISTRATI

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Néanmoins, je ne cède pas, je tiens bon. Des espoirs que j'ai nourris toute une vie de misères, ne reste plus rien, rien, je suis une loque. Seule l'amitié que j'ai toujours connue, reste intacte. - Cela me suffit.

Quant au monde, avec ou sans moi, il suivra son destin. Et même je l'emmerde, comme dirait Bernard. Au monde, j'avais offert toute ma vie. Il me répond que ma vie n'est pas la sienne. "qu'il se porte bien".

Je pense beaucoup à votre sort, à votre avenir qui n'est pas rose. Il ne l'est pas, certes, mais vous n'avez pas besoin de le noircir délibérément.

De tout cela nous parlerons bientôt, devant une bonne chose préparée par les mains de Marthe et devant un "racki".

Heureusement, il me reste encore le "racki", alors même qu'il n'est que "rouge"!

Votre Panagaki

Bibliothèque de l'Université de NICE
FONDS P. ISTRATI

Université Côte d'Azur. Bibliothèques